

NOS DÉBUTS ...

IL Y A CENT VINGT ANS

En 1845, une immense forêt couvrait le territoire de notre municipalité et celui des paroisses voisines. Le gibier y pullulait, dit-on; les cours d'eau y foisonnaient en poissons de choix. Bien longtemps, les indigènes y avaient coulé d'heureux jours; puis, les blancs étaient venus, chassant devant eux les tributs errantes qui s'entre-dévorèrent et ne tardèrent pas à disparaître.

Les nouveaux-venus, trop peu nombreux, ne s'emparèrent que lentement du vaste patrimoine que la Providence leur avait libéralement départi. Peut-t-on s'en étonner, quand on considère l'énorme somme de travail que nécessite le déboisement de la forêt, le défrichement d'une terre? Au contraire, on ne saurait assez admirer le courage, l'endurance, la ténacité que déployèrent les premiers conquérants de la forêt. Certes, aujourd'hui encore, le défricheur qui arrache à nos savanes une parcelle de son sauvage domaine mérite tous les éloges, parce qu'il fait œuvre patriotique par excellence, en même temps qu'il assure, par un pénible labeur, l'avenir de sa jeune famille. Néanmoins, il faut reconnaître que les perfectionnements de l'outillage moderne lui facilitent grandement la réalisation de ses légitimes ambitions, en lui permettant d'exécuter, avec moins de fatigues et en un temps relativement court, un travail qui eût coûté à ses pères des années d'héroïques efforts. En outre, le Gouvernement, appréciant les avantages d'une intelligente colonisation, se montre généralement bon prince et ne marchandé pas au colon une aide efficace.

LES COLONS

En 1854, trois Canadiens-Français résolurent de se tailler une terre dans la partie de la forêt qui forme le dixième Rang actuel de notre paroisse. Honneur à ces vaillants!

C'étaient M. Clément Larochelle avec sa femme et quelques jeunes enfants; M. Pierre Boutin, célibataire, et M. Thomas Morin, également célibataire. Clément Larochelle, né en France, était venu tout jeune au Canada avec son père; il avait épousé Marie-Rose Lapointe dit Audet, de Sainte-Hénédine. Ils eurent huit enfants dont plusieurs sont encore sur le bien paternel.

Pierre Boutin, natif de la Rivière du Sud, après trois ans de séjour à Saint-Honoré, épousa dans sa paroisse natale, Marie Buteau. Le jeune ménage vint se fixer à Saint-Honoré sur la terre préparée par M. Boutin. De leurs sept enfants, trois garçons et quatre filles, deux occupent les lots défrichés par le chef de la famille.

Thomas Morin, originaire de Saint-Valier ou de Saint-Michel de Bellechasse, épousa dans la suite Euphrosine Bretoni veuve d'Olivier Béty. Ils moururent sans postérité.

En 1857 et les années suivantes, l'arrivée successive de plusieurs colons, dont quelques chefs de famille, eut pour résultat l'ouverture d'un nouveau Rang, celui du Grand-Shenley. Ces gens de cœur venaient de différentes paroisses; leurs noms méritent d'être conservés. C'étaient Jean Martin, de Saint-Anselme; son fils aîné Cyrille âgé de quatre ans; Joseph Labrecque, de Saint-Bernard; Magloire Ferland, de Sainte-Marguerite; Thomas Champagne, de Sainte-Marie; Alfred Roy, de Saint-Étienne de Lauzon; Firmin Beaulieu, de Lévis.

L'élan est donné; désormais il ne s'arrêtera plus. Devant le flot montant de cette invasion pacifique, la forêt recule lentement et de nouveaux rangs se dessinent. Vers 1860, arrive une intrépide escouade de jeunes gens de Saint-Henri qui nous donneront le neuvième rang. Nommons Louis Carrier, Elzéar Beaudoin, Magloire Bellavance, Ephrem Gagné, Ferdinand Labrecque.

Cette jeunesse enthousiaste est ambitieuse : la forêt en gémit, c'est à qui lui portera les plus rudes coups; le feu achève l'œuvre du bûcheron. Mais voilà : point de « blondes » parmi les souches, pas de Sabines dans le voisinage. Or, voici ce qui arriva : comment? l'histoire est muette là-dessus, elle se borne à constater le fait qui fait rêver aux idylles patriarcales. Donc, après quelques rapides années de courageux labeur, un beau matin de printemps, dans le « Temple de rondins » du IXème Rang, par devant le Missionnaire, nos jeunes colons fondaient une colonie ... De ce train-là, les choses marchèrent rondement :

« Quand les bœufs vont deux à deux, ...etc. »

ENCORE DES COLONS

Les succès de nos vaillants pionniers excitaient l'émulation des anciennes paroisses. En 1861, Saint-Anselme nous envoie un beau groupe de cinq familles, celles de Damasse Morisset, d'Antoine Audet dit Lapointe, d'Honoré Lecourt, de Médard Rouleau et de Georges Bougie.

Peu de temps après (1864), un bon paroissien de Sainte-Croix de Lotbinière, M. Julien Bougie, vient se fixer avec sa jeune famille, au Grand-Shenley. Ainsi que la plupart de ses compagnons, ce vétéran vit ses efforts couronnés de succès; son fils Julien vient s'établir au Village sur une belle terre achetée de M. Anselme Mercier.

Après les lenteurs et les fatigues des premiers jours, nos défricheurs saluaient l'aurore d'une ère de prospérité. La terre, une terre exceptionnellement fertile, leur promettait de splendides moissons; l'espérance gonflait les cœurs et leur faisait braver courageusement les sacrifices de la première heure.

TEMPS HÉROÏQUES

C'était une rude vie que celle de nos premiers colons. Les hivers étaient longs et rigoureux; des gelées précoces ou tardives compromettaient la maigre récolte de

sarrasin et d'orge qui devait fournir le pain de la famille. La « fleur » était un luxe inconnu, et l'on ne s'en portait pas plus mal. Les patates, cette richesse du pauvre, n'étaient pas à l'abri des froids prématurés.

Pour s'approvisionner, les voies de communication n'existant pas, les colons se rendaient, par des sentiers perdus sous bois, à travers mille difficultés, jusqu'à Saint-Évariste, village de fondation récente qui possédait un petit magasin, à Saint-Isidore de Lauzon, à Sainte-Marie, à Saint-François, parfois même jusqu'à Lévis.

Il fallait porter à dos les outils pour le travail, l'étoffe pour les habits, les provisions pour le ménage. C'était un long et souvent périlleux voyage qu'on n'entreprenait pas à la légère; parfois la rigueur de l'hiver ou la fonte des neiges, ou les pluies trop abondantes le rendaient impossible.

Alors la jeune « colonie » devait, pendant deux à trois mois – cela s'est vu – se mettre au régime des patates salées. Avec ce fonds inépuisable de bonne humeur, qui est l'une des caractéristiques de la race, le colon en prenait bravement son parti, les petits n'y perdaient pas leur belle mine et la « colonne » n'en était pas moins avenante : à peine donnait-elle un soupir de regret à la savoureuse galette de sarrasin, manne rêvée par ces femmes fortes, en des jours mémorables.

La note comique venait fréquemment égayer la vie austère de ces premiers temps. Nos anciens se rappellent encore maintes joyeuses aventures qu'ils vous content avec une verve intarissable.

Une respectable veuve de quelque quatre-vingt-cinq ans, Mme Jobin, rentière au village, de par la grâce de Monsieur le Curé, se plaît à raconter les histoires amusantes dont elle fut l'héroïne. Naturellement, au temps de sa belle jeunesse, il n'y avait pas de médecin à Shenley; la vie cependant y suivait normalement son cours tout aussi bien que dans les grosses cités. Alors, la brave femme s'improvisa matrone, sans licence, mais avec une compétence qui eût, dit-on, fait pâlir la Faculté. Que de promenades accidentées elle fit ainsi à travers bois. Une nuit d'hiver, enroulée dans sa couverture, elle se rendait en traîneau, par des sentiers impossibles, auprès d'une malade. Après une course fatigante, « l'attelage suait, soufflait, était rendu ... » le conducteur se retourne pour voir si sa compagne n'était pas incommodée par le froid : elle avait disparu. Notre homme revint sur ses pas et finit par retrouver sa voyageuse saine et sauve, échouée sur un banc de neige.

Une autre fois, c'était au printemps, les ruisseaux débordés transformaient les sous-bois en marécages. Il fallait, cette fois, traverser la petite « Rivière à Toinon ». En un tour de main, l'ingénieux conducteur construit un bac nouveau genre : une cuve à lessive est placée sur le traîneau, la matrone s'y installe, le guide remorque le tout sans accident, jusqu'à l'autre bord.

Nous n'en finissons pas s'il fallait raconter cent autres faits aussi intéressants.

PREMIERS SUCCÈS

Ces temps héroïques ne se prolongèrent pas indéfiniment. La terre n'est ingrate qu'à celui qui la méconnaît. À Shenley, le sol grisâtre, composé d'un mélange de sable et d'humus, est éminemment favorable à la culture des céréales et des légumes; il n'y en a pas qui lui soit supérieur pour les prairies et les pâturages. Le terrain est généralement uni; les roches, sont une variété de calcaire ou d'ardoise très friable dont la désagrégation constitue un véritable engrais.

Les produits agricoles de Shenley supportent avantageusement la comparaison avec ceux des paroisses les plus prospères du diocèse. La paroisse de Saint-Honoré possède encore plusieurs des pionniers qui fondèrent ce nouveau centre de colonisation et qui jouissent d'une vieillesse paisible et honorée, parmi leurs compatriotes. Leurs descendants sont établis çà et là, dans nos Rangs, sur de belles et grasses terres, tandis que les chers « Vieux » sont venus jouir de leurs rentes à l'ombre du clocher paroissial. Rentiers, ils le sont, ces vétérans de la glèbe; ils ont loyalement gagné leurs titres par leur patience invincible et leur confiance en Dieu.

Cette confiance jointe à la bonne humeur est peut-être le plus riche apanage que nous aient légué nos ancêtres.

UN BRAVE HOMME

Qu'il nous soit permis de faire connaître, en quelques mots, un excellent paroissien qui édifia, dès ces premiers temps et pendant une longue suite d'années, les colons de Saint-Honoré. Monsieur Onésime Lacasse, élève et successeur de M. Chabot, fut bien longtemps le chantre attitré de la paroisse.

Mieux que cela, il se montra constamment chrétien exemplaire, paroissien modèle, tout dévoué aux différents Curés qui se succédèrent à Shenley pendant sa longue carrière. Nul mieux que lui ne savait apaiser un différent sans irriter les parties adverses, ranimer l'entrain et la confiance dans les pas difficiles. Ce digne homme fit mentir le proverbe qui prétend que l'ami de tout le monde n'est l'ami de personne; il fut l'ami, souvent le conseiller de tous ses co-paroissiens; il fut encore le meilleur ami de son curé. Avec quel tact, en plus d'une rencontre, il ramena des esprits inquiets au respect de l'autorité. Il y avait en lui l'étoffe d'un diplomate et du meilleur.

Cette existence toute de devoir et d'honneur fut couronnée par une belle mort. Le premier mars mil neuf cent treize, M. Onésime Lacasse, qui eut toute sa vie une grande dévotion à Saint-Joseph, venait d'inaugurer son mois avec une ardeur toute juvénile; jamais il n'avait mieux chanté que ce soir-là, dit-on : ce fut son chant du cygne. Le pieux chrétien pouvait dire avec le plus sage, le plus juste des Athéniens :

« Vous, qui près du tombeau, venez m'écouter, je suis un cygne aussi. Je meurs : je puis chanter ».

Quelques instants plus tard, il venait de rentrer chez lui, il se trouve mal. Monsieur le Curé, appelé en toute hâte, lui administre les derniers secours de la religion. Sans secousse, presque sans souffrance, le digne homme remettait son âme entre les mains de son Créateur, à l'âge de soixante-douze ans. Saint-Joseph avait un client de plus là-haut.

REVERS DE MÉDAILLE

Qui n'a observé que la nature, après avoir produit un chef-d'œuvre, comme épuisée par son effort, semble se recueillir et ne plus donner qu'à regret un fruit intérieur et tardif? Le même phénomène se produit dans les annales de l'humanité : rarement un héros engendre un héros.

Or, qui osera dénier ce nom aux vaillants qui, au prix de fatigues inouïes, de privations de toutes sortes, ont conquis des milliers d'acres à la culture? On qualifie d'héroïque l'acte du soldat qui sacrifie son existence pour défendre le sol natal et sauvegarder l'inviolabilité de la Patrie. Rien de plus juste; loin de nous, cousins de ces braves qui versent leur sang généreux sur les champs de bataille de France et de Belgique, pour la cause sacrée de la justice et de la civilisation, loin de nous, dis-je, la pensée d'arracher de leurs fronts les lauriers glorieux que leur décerne la Patrie reconnaissante. Mais, (et ceci me rappelle une vieille devise : « Par la charrue et par l'épée ») ces États si prospères de la vieille Europe, qui donc leur a inoculé, dans le lointain des siècles, l'ère de la richesse et de l'abondance? Eh bien! Le vrai colon est, à notre jeune Canada, ce que furent jadis, pour l'ancien Monde, le moine-défricheur et le paysan : même labeur obscur, même héroïque abnégation, mêmes dévouements inconnus ou méconnus.

Triste histoire, trop souvent répétée, de nos jeunes Canadiens-Français. L'épreuve d'autrui ne les instruit pas, tant il est vrai que l'expérience est le total de nos déceptions.



Extrait du livre : Historique de St-Honoré-de-Shenley, pages 16, 17 et 18